

loureuse confession, il lui tardait de l'achever jusqu'au bout, et elle s'écria donc avec force :

—Oui ! j'ai volé ! J'ai dépouillé un pauvre petit être sans père ni mère, un pauvre petit enfant dont j'aurais dû être l'appui, le soutien ! J'ai commis ce crime odieux pour un misérable que je méprise, et que j'aime !

Tenez, poursuivit-elle en étendant le bras pour indiquer la fenêtre du cabaret, il est là avec ses compagnons de débauche ! Entendez-vous ces chants ignobles, ces éclats de rire, ces voix avinées !... Il est là cet homme qui m'a poussée au vol ; il traite ses camarades, des débauchés comme lui... Il lui fallait de l'argent pour cette fête, et cet argent c'est moi qui l'ai... volé !... Comprenez-vous maintenant, combien j'avais raison de vouloir mourir ?

Henriette et Louise écoutaient, silencieuses, et le cœur serré.

Elles ne trouvaient plus un mot qui pût être une consolation pour la malheureuse qui se confessait à elles.

Marianne continua avec amertume :

—Lorsque je suis loin de lui, la raison me revient ! mon cœur se révolte et mon amour se change en haine ! Mais, hélas ! dès qu'il se montre à moi, la haine disparaît ! Il me parle et je tremble ! Il me regarde et je redeviens son esclave ! Tenez, ce que je vais vous dire est horrible. Vous savez déjà que pour lui j'ai volé. Eh bien, je crois que je tuerais, s'il me disait :

—Je le veux !

Instinctivement, les deux jeunes filles s'étaient éloignées de cette créature qui avouait qu'elle assassinerait, si l'homme qui s'était emparé d'elle, au point d'annihiler chez elle tous les sentiments honnêtes, le lui ordonnait.

Elles demeurèrent silencieuses, épouvantées, n'osant plus maintenant retenir cette malheureuse qui leur criait d'une voix déchirante :

—Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure !

Et, prise de honte, elle cachait son visage dans ses mains.

Louise et Henriette étaient consternées.

Marianne étouffait ses sanglots.

Elle se leva et, montrant le fleuve, avec un profond désespoir :

—Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure.

L'aveugle avait fait un pas vers la jeune femme.

—Madame, lui dit-elle d'un ton calme, on ne rachète pas une faute en commettant un crime !

—Mieux vaut subir une peine de quelques mois, fit à son tour Henriette, qu'un châtement éternel.

Quand vous sortirez de prison, ajouta Louise, vous serez quitte envers les hommes, et quand vous vous serez repentie, vous serez quitte envers Dieu.

—Dieu ! Vous croyez donc qu'il y en a un, vous ?

—Si nous le croyons !

—On m'a toujours dit à moi que Dieu n'existait pas.

—Et voilà où vous conduisaient ceux qui vous ont dit cela, répondit Henriette en montrant la rivière.

Marianne avait de nouveau baissé la tête, comme une coupable.

—Il faut nous croire, reprit Louise, et vous rachèterez votre passé.

—Oui, ajouta Henriette, l'avenir s'ouvrira devant vous plus calme et plus heureux...

—L'avenir !... Que puis-je en attendre ?... Où trouverai-je de l'ouvrage ? Et comment vivrai-je jusque-là ?

Louise parla tout bas à sa sœur, elles s'étaient comprises. Henriette prit dans sa bourse quelques pièces d'argent et les glissa dans la main de Marianne qui se mit à trembler comme si un frisson lui eût traversé le cœur.

—L'aumône, dit-elle d'une voix défailante, oh ! non !... non !... gardez, gardez votre argent !

Henriette insista pour le lui faire accepter. Il l'aiderait, assurait-elle, à attendre des jours plus heureux.

—Ne nous refusez pas, fit Louise, ce serait nous faire un grand chagrin.

—Ah ! vous aviez raison ! s'écria la jeune femme, il faut bien qu'il y ait un Dieu, puisque voilà deux de ses anges qui viennent me secourir.

Et la pauvre Marianne couvrait de baisers et de larmes les mains des deux sœurs, pour le moins aussi émues qu'elle.

Maintenant elle se sentait forte et courageuse ; elle quitterait Paris ; elle irait se cacher au fond de quelque ville de province, où elle travaillerait et gagnerait honnêtement sa vie.

Marianne paraissait bien décidée à ne plus retomber dans les mêmes faiblesses. Henriette put en juger en la voyant se lever et se tenir, la face tournée vers la croisée du cabaret, comme pour lancer, par son attitude résolue, un défi à l'homme qui l'avait précipitée aussi bas...

Et l'orpheline eut un mot d'encouragement dont le sens n'échappa pas à la jeune femme, car celle-ci s'écria, avec un geste menaçant :

—Quant à lui, jamais je ne le reverrai ; jamais, je vous le jure !

Puis, saisissant les mains de ses deux bienfaitrices :

—Soyez bénies, ajouta-t-elle, vous dont les paroles ont été pour moi si douces, le cœur si conipatissant. Oui ! soyez bénies, vous qui m'avez sauvée !

Elle fit quelques pas en s'éloignant, puis, se tournant une dernière fois, elle envoya, de la main, des baisers à Henriette et à Louise, en leur disant encore de loin :

—Adieu !... adieu !

Elle était bien en possession d'elle-même, en ce moment. La raison lui était revenue, et avec elle l'espérance.

Oui, l'espérance !...

Madeleine se sentait, après sa confession, comme régénérée.

Il semblait que sa voix eût été entendue là haut, que sa prière eût été écoutée, et son repentir accepté.

Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du cabaret, où l'orgie continuait, elle eut un geste de mépris pour le misérable qui l'avait perdue.

Puis, cette dernière manifestation accomplie, elle se mit à courir. Mais elle s'arrêta brusquement.

Une voix bien connue lui criait :

—Marianne ! eh ! Marianne !

Cette voix qui l'avait clouée sur place, c'était celle de Jacques Frochard.

De l'endroit où elles étaient, Henriette et Louise avaient entendu Jacques appeler la jeune femme.

—Ah ! mon Dieu ! dit Louise se serrant contre Henriette, c'est lui qui l'appelle.

—Et elle s'arrête, hélas ! ajouta Henriette avec un soupir.

Il y eut un instant de silence qui dut être pour Marianne un véritable supplice.

Etonné de ne pas la voir répondre plus vite à son appel, Jacques s'était rapproché de quelques pas.

—Eh ! Marianne ! Est-ce que t'es devenue sourde ? Où courrais-tu donc comme ça ? Pourquoi que t'es pas montée là-haut boire une goutte avec les amis ? Hein ! Sourde et muette !... Ah ça, répondras-tu quand je te parle ! où allais-tu ?

Marianne avait, pendant tout ce temps, regardé son brutal interlocuteur bien en face.

Elle voulait ainsi se donner le courage de répliquer avec énergie.

Aussi répondit-elle d'une voix ferme que Jacques n'était plus habitué à entendre chez elle depuis longtemps :

—Je me sauvais de toi !

—Allons donc !... c'est une farce que tu me fais. Te sauver de moi... de ton Jacques !...

Et il essaya de cette fascination qui lui réussissait toujours si bien.

—Oui de toi, que je ne veux plus voir, reprit la jeune femme en soutenant ce regard.

—Ah, ah, ah ! Elle est bonne, fit Jacques éclatant de rire. Tu ne veux plus ! Alors, pourquoi que tu t'es arrêtée quand je t'appelais ? Pourquoi que tu te rapproches maintenant que